

# MUSIQUE ACTION

DEPUIS 1984

XX<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DU FESTIVAL DES MUSIQUES NOUVELLES

18 → 31 MAI 2004

centre culturel andré malraux scène nationale  
1 place de l'hôtel de ville **vandœuvre-lès-nancy**  
[www.centremalraux.com](http://www.centremalraux.com) 03 83 56 15 00

#### DANSE

GANG PENG  
MILLE FILLES  
PATRICIA KUYPPERS  
AURORE GRUEL

#### MUSIQUE DU MONDE

RAJAN ET SAJAN HISRA  
TAARAB DE ZANZIBAR

#### MUSIQUES NOUVELLES

GEORGES APERGHIS  
OLIVIER CADOT  
DOMINIQUE PETITBAND  
VINCENT BEAIS  
3B-FILM  
THOMAS LEHN  
JOHN BUTCHER  
ATAU TANAKA  
LAURENT DALL'EAU  
CECILE BARIÖLE

LARRY OCHS  
SYLVAIN CHAUVEAU  
STEVEN HESS

JEAN PAL LANDRE  
OLIVIER BENNET  
SOPHIE AGNEL  
JEAN-LUC GUIGNONNET  
GREG KELLEY  
BHOB RAINEY  
MICHEL DONEDA  
LÉ DUAN NINH  
TATSUYA NAKATANI  
PATRICK CHARLES  
PATRICK CHARBONNIER  
NHIILIST SPASH BAND  
ULRICH PHILIPP  
PAUL LOVENS

ANTOINE ARLOT  
FRANÇOIS QUELL  
ENSEMBLE REFLEX  
SPACE AND PLACE  
KEITH ROWE  
DREW AMBARCHI  
CHRISTIAN FENWELZ  
TOSHIMARU NAKAMURA  
EUGENE CHADBOURNE  
ERWST REUSEGER  
JOHANNES BAUER  
JEAN-MICHEL ALBERTUCCI  
VIRIACARME  
DOMINIQUE CLEMENT  
OTOMO YOSHINDE

#### MIXE ETC

ALBERT MARCOEUR  
ANDY EX  
TERRY EX  
MARTIN TETREAU  
XAVIER CHARLES  
CHEVREUX  
IDIOME 1238  
PETER WOLLINGER  
DOMINIQUE GRIMAUD  
ERIYOM  
JEROME NOCTINGER  
JERANUM ET LES NITRATES  
KEIJI HAINO  
WIRE

#### EXPOSITIONS

FREDERIC LE JANTER  
JÉRANUM  
ERIC DIDYM

le canard

# "Les Lèvres Nues"...

... sont l'aboutissement enregistré d'un projet mené pendant trois ans sous la forme d'un atelier hebdomadaire impliquant des personnes "avant eu recours à la psychiatrie". Cet atelier s'est déroulé à la "maison des expressions", un pavillon de l'hôpital La Colombière à Montpellier, mis à disposition pour les multiples activités de l'association "les Murs d'Aurelle".

Le Canard a demandé à deux "psy" de réagir à l'écoute de ce CD. Ils ne disposaient d'aucune information préalable en dehors de celles figurant sur la pochette. Tous deux sont psychologues cliniciens, d'orientation psychanalytique (jacobienne). Anne Colin-Déat est membre d'EMIL 13, et fréquente donc régulièrement l'univers de la musique improvisée. Alix Meyer exerce à temps plein dans le cadre d'un hôpital psychiatrique. Cette écoute a suscité de nouvelles questions qui sont venues s'ajouter à celles que nous avons posées à Pascale Labbé, vocaliste, improvisatrice, et responsable artistique de cette aventure...

## Chroniques du CD "les lèvres nues"

Durant tout l'enregistrement, je n'ai pas cessé de me poser cette question "Est-ce que les voix que j'entends sont celles des patients ou celles des artistes ?". La performance était telle que je ne parvenais pas à me résoudre qu'il s'agisse de la prestation de patients hospitalisés en psychiatrie depuis longtemps. Je me les imaginais comme je les connais bien dans l'établissement où je travaille, ces personnes que l'on nomme "des chroniques". Cette question de l'identité des interprètes dans cette véritable performance artistique est venue un peu parasiter mon écoute dans la mesure où il me semblait obséder de faire "du semblant" de la folie. Je m'explique : Soit nous sommes confrontés au réel de la folie, telle qu'elle peut être rencontrée dans les pavillons de long séjour des hôpitaux psychiatriques, avec son cortège de corps désarticulés, de cris, de voix, de rires, de mélodies, de borborygmes, c'est-à-dire cette extrême étrangeté dans la rencontre avec une "autre humanité". Soit l'on reproduit cela. Mais le semblant n'équivaut jamais la justesse de la folie, il ne fait que la rater, rater cette rencontre ineffable. Et là, à imaginer qu'il pouvait s'agir de cela dans

cet enregistrement m'était difficile. C'était comme s'il pouvait s'agir d'une esthétique de la folie représentée, singée. Ça me paraissait même déplacé. En somme, j'imaginai difficilement la faisabilité de cette performance artistique. Je la rabattais sur deux possibilités : les cris ou l'esthétique. La réponse à ma question étant donnée, j'ai pu apprécier autrement ce travail. Ce n'est donc pas une précision inutile. Je comprends maintenant pourquoi sur le CD figure ce "détail" concernant les interprètes : au-delà du souci d'honnêteté. Je réalisais ainsi la justesse d'une performance toujours sur le fil. Cette question des interprètes qui me taraudait en amenait une autre : "Comment ont-ils fait, ces artistes, pour mobiliser ainsi ces patients ?". C'est une pageure. De plus - et c'est presque le plus important pour moi parce c'est un enjeu politique dans la mesure où ce genre de projets venant "les mains nues" sont de plus en plus remis en cause - cette production artistique, parce que c'est bien de cela qu'il s'agit, soutient la possibilité de la rencontre de l'art avec la folie, échappant ainsi à la sirupeuse art-thérapie, cet "art" thérapeutique, dévoyé à vouloir le bien de l'autre.

Cette expérience, qui l'imagine n'a pas été sans effets pour les patients eux-mêmes, n'est pas sans me rappeler cette autre rencontre qu'est celle de la psychanalyse avec la folie, c'est-à-dire une rencontre qui a cette particularité d'être déprisée de cette embarrassante ambition de vouloir le bien de l'autre.

On est littéralement happé, emporté sans préambule et sans réserve dans cette invitation à la contemplation auditive. Surgissent simultanément émotions esthétiques ainsi qu'évocation brute et cependant pacifiée dans l'acte créatif de ces corps désamimés, meurtris ou contorsionnés, de ces voix nues qui se refusent à la parole ou érucitent à corps défendant le ravage des dislocations intérieures. Font irruption beaucoup de sensations et de questions quelque peu débrûées par ces univers suggestifs, pris et proposés sur le vif. Et puis, signe qu'il y a une rencontre, un certain dévoilement de ce qui alimente mon intérêt propre pour la musique improvisée, un éclairage sur les expériences de déconvenue ou de jubilation. J'écoute peu d'improvisation enregistrée ; je préfère de loin assister en direct à son émergence, du moins à la rencontre réelle, in situ, des protagonistes. Je suis donc incapable de recevoir cet objet sans en interroger la genèse. Mais, privée de la possibilité de me nourrir, de me laisser emporter ou malmené par la trame, la tension et le surgissement dramaturgique des effets de corps et de langage musical, je me livre sans retenue aux effets de la prise de son et du montage. J'écoute, je reçois, avec un plaisir fou, ces voix qui saignent, songent, se donnent, s'imposent... écloison de l'intime dans l'espace sidéral et sidérant de la fracture qu'il nous faut habiter, souvent source de création,

C'est une rencontre qui peut aussi avoir un effet thérapeutique, de surcroît, mais en aucun cas orientée par cela. C'est donc une de ces rencontres "grabutes", de plus en plus inrisquables aujourd'hui, qui n'ont pas d'autre ambition que d'exister, de se faire. Orientées par un désir hors-champ, hors-les-murs, un

désir qui ne veut rien a priori à l'autre. Les artistes veulent créer, les psychanalystes analyser. Pour les effets thérapeutiques... On verra bien après. Mais laissons-nous déjà la possibilité d'une rencontre surprenante ! Merci et bravo.

Alix Meyer

parfois insupportable à s'y briser... ici les deux. L'éclatement et l'envol sont possibles car quelque chose, au loin et au plus près, répond, soutient, échoie, vibre en retour, s'accorde et s'harmonise au fracas et aux félures, dans l'alchimie des émotions contenues et la mécanique fabuleuse de la physique vibratoire. Mise à nu de la voix et des paroles échouées là de n'avoir pu trouver cohabitation soutenable dans les espaces plus ordinaires. Mise à découvert d'une possible sublimation du réel des corps et de ses batailles avec le langage, qui ne s'adonne jamais à l'exhibition ni ne verse dans la volonté de soulager ou se soulager de l'autre. Juste l'aménagement savamment orchestré d'une disponibilité à ce qui surgit et prend place. Je salue et j'envie l'acte de présence et l'art de disparaître des instrumentistes. Et je prends pour le fruit d'un subtil et authentique travail préalable, leur justesse dans la participation de ce qui s'accomplit et se surimpose sur la toile qu'ils tissent et contiennent. Nous sommes d'emblée épargnés les multiples détours et mise en condition parfois d'usage ou nécessaires pour qu'opère, avant l'épure, le déshabillage. Nombre des interprètes ici réunis, tels que leurs portraits me sont suggérés, laissent à penser qu'ils ignorent ou ont perdu toute possibilité de trier et d'avoir à s'en défendre. C'est peut-être ce qui participe de l'efficace et de l'évi-

dence de l'ensemble. Il n'y a plus rien à voir... alors à bon entendeur ! J'aimerais cependant, clinique insatiatement curieuse, et citoyenne affolée par les entreprises de lobotomisation des masses en matière de santé mentale et de culture artistique, en savoir plus sur la préhistoire, les péripéties et l'avenir de cette aventure, sur ce qu'elle ouvre et brise dans l'institution et les sujets. Les textes m'ont peu arrêtés : la plupart sont saisis comme prétexte, et secondaires à l'acte phonatoire et musical. Certains mériteraient d'être développés dans d'autres registres d'écriture, car ils chutent ici dans l'anecdotique ou le cliché en regard de la performance visée. A l'exception pour moi du premier ("cet homme qui pouvait avoir la même idée"), qui fait mouche à plus d'un titre, car son énoncé ne disparaît pas dans le décor et lui donne son brillant. D'une poésie déconcertante il se tient tout entier sur un point de vacillement : s'agit-il là, encore et toujours, de la rencontre évanescence dont se soutient et se désespère le névrosé, ou bien sommes-nous en présence d'une perplexité douloureuse face à l'expérience hallucinatoire ? L'énigme de chacun ainsi délicatement déposée et préservée, l'enchaînement peut se donner à entendre... Un dernier mot sur le titre, qui interroge. Pourquoi ce choix un peu érotisant des lèvres nues pour nous transmettre un aperçu de ce travail ?

Anne Colin-Déat

# Questions à Pascale Labbé à propos du CD "les lèvres nues"

propos recueillis par Jean-Luc Déat

**(Le Canard) Un colloque sur l'art-thérapie vient de se tenir récemment à Nancy. As-tu abordé cette expérience avec des présupposés relevant du champ "psy" (l'atelier intervenant en lien avec une démarche thérapeutique), ou bien simplement à partir d'un positionnement artistique ?**

L'association "les Murs d'Aurèle" m'a invitée en tant que chanteuse. Il n'était surtout pas question de thérapie, mais de pratique artistique, avec comme finalité la rencontre avec le public. J'avais le temps, et carte blanche sur le contenu artistique. Une seule contrainte: le rendez-vous hebdomadaire. La salle où nous travaillions de 14h00 à 16h30 tous les lundis devenait une scène, un plateau. Tout ce qui s'y passait était vécu comme un acte artistique. On travaillait et retravaillait la "matière" corporelle et sonore pour la rendre plus intéressante, plus détaillée, plus surprenante, moins stéréotypée. Il n'était donc pas question d'interprétation, d'analyse d'un contenu exprimé. On était dans la poésie du son. C'était le plus souvent joyeux, excitant, vivant et donc sûrement "thérapeutique".

**(LC) As-tu été influencée, à titre personnel, par les conceptions de l'anti-psychiatrie ?**

J'ai commencé mes études de psycho à Nanterre en 1974. J'avais 17 ans. Nos maîtres à penser étaient Laing, Cooper, Deleuze, Guattari. On remettait tout en question: la folie, le rapport soignant/soigné. Le fou était un grand contestataire qui nous montrait de nouvelles voies, en tous cas le symptôme d'une société aliénée par la religion, les institutions, la famille, la répression sexuelle, le travail. Il fallait inventer de nouvelles façons d'exister ensemble avec nos différences, vivre nos utopies, nos désirs, à la recherche de la liberté... Les mêmes idées guidaient notre façon de faire de la musique. On croyait à la contre-culture, en son pouvoir subversif. Je n'ai rien eu de ces idées. Elles me portent et je suis certaine qu'elles vont rejeter un jour en réponse à un monde de plus en plus invivable, morbide, où l'on supprime (en neuroleptisant, enfermement ou tuant selon le pays) tout ce qui n'est pas dans la norme, pas productif.

**(LC) Comment s'est déroulé ce projet ? Y a-t-il eu un travail préliminaire systématique d'acquisition technique, ou plutôt d'exploration des possibles de la voix, en amont des performances, ou bien as-tu plongé les participants directement dans "l'expression libre" ?**

Quand on commence à se frotter à l'improvisation, on ressent en général une sorte d'angoisse de "la page blanche". Pour commencer n'importe quel stage, je dis que nous avons tous un sérieux entraînement à la voix, puisque nous l'utilisons depuis notre naissance. Nous avons tous pleuré, babillé... ri, soupiné, parié, crié, chuchoté et chanté (ne serait-ce que sous la douche). Je propose ensuite des exercices pour isoler ces éléments et les réorganiser dans une logique purement musicale. Je n'ai pas de méthode pédagogique... N'ayant pas d'a priori sur ce qui va être "fabriqué" ici et maintenant, je ne peux pas mettre en place de processus logique. Donc "ça rame", ça "tâtonne" plus ou moins longtemps et puis un jour c'est le déclic ! L'imagination se met au travail. On peut donc passer à l'improvisation libre.

**(LC) Quel est l'intérêt particulier de l'improvisation libre dans ce type de démarche ? Y a-t-il un rapport particulier de ces personnes hospitalisées à cette forme d'expression ?**

Certaines personnes "ayant eu recours à la psychiatrie" sont allées très loin dans l'exploration de leur inconscient, de leur imaginaire et peuvent nous donner à voir ou à entendre des images très riches, très fortes. Je pense en parallèle aux productions plastiques rassemblées par Dubuffet sous le terme d'art brut... Elles sont souvent extrêmement denses, fourmies, faites de multiples de détails, d'accumulation. Ce pourrait être des improvisations sur papier, de la peinture automatique, médiumique, la transcription d'un regard tourné vers l'intérieur. J'ai retrouvé l'équivalent dans l'improvisation musicale à la maison des expressions.

**(LC) Si on écoute cet enregistrement à l'aveugle, en terme de "rendu", de qualité artistique, rien ne laisse présupposer que l'on a affaire à des patients d'un hôpital psychiatrique. Personnellement, je perçois dans ces plages une très forte tension, une très forte nécessité, qui font parfois défaut à certaines performances de musique improvisée "professionnelle", quand les musiciens se réfugient derrière certaines formes de virtuosité instrumentale et sonore. Pour préciser, j'y entends en quelque sorte la force et la nécessité du blues traditionnel dans le langage, ou le contexte de la musique improvisée, le sentiment de quelque chose "qui vient de loin". Que peuvent apprendre ces "patients" au musicien ?**

J'ai été effectivement très surprise par la concentration presque immédiate des participants, l'investissement total, l'absence de coquetterie, l'urgence: pas de stratégie, très peu d'auto-censure. C'est suffisamment frappant pour devenir une sorte de particulaire de ces personnes-là. Il faut bien sûr rester extrêmement prudent sur ce genre de constatation. Le cliché n'est jamais loin. Comme il s'agit d'un état de jeu, on ne peut que tenter de l'attendre. La situation de musicien professionnel, avec la notion de spectacle n'est pas très aidante.

**(LC) Comment s'est passée l'intégration d'instrumentalistes "professionnels", survenue semble-t-il en cours de route ? Ont-ils été d'abord perçus comme des intrus, ou bien ont-ils eu d'emblée un effet de catalyseur ?**

Le groupe n'a jamais été fixe. J'y tenais. Il n'y avait donc pas d'intrus a priori. La pratique de l'improvisation permet entre autres avantages de s'adapter aux situations nouvelles. Les improvisateurs que j'ai invités ont une forte personnalité musicale, une grande écoute, une oreille fabuleuse. Ça a fonctionné tout de suite.

**(LC) Ce travail sur la voix n'a-t-il pas tout de même un effet, sinon thérapeutique, disons "cathartique", y compris pour les autres participants ? Peut-être n'est-ce qu'une pure extrapolation, mais je ne peux m'empêcher, à l'écoute du disque, d'imaginer cet atelier comme une sorte de rituel dans lequel, au-delà de l'apparente symétrie des positions des**

participants à une même démarche artistique, les instrumentalistes viendraient soutenir l'expression vocale d'une souffrance, expression qui viendrait en retour nous dire quelque chose de notre humanité, les "patients-artistes" se retrouvant ainsi dans une position de médiation. On retrouverait, dans un contexte tout différent, une parenté avec les rituels faisant intervenir la transe, la possession, mais aussi la situation musicale conventionnelle du soliste accompagné, mais avec une signification "anthropologique" totalement différente.

Tu exprimes très bien ce que j'ai voulu faire passer dans le montage de ce disque. Nous n'étions effectivement jamais loin du rituel. Le plateau était une sorte de cercle magique dans lequel tout était permis. On pouvait rentrer dans ce cercle et en sortir comme on voulait. C'était extrêmement rassurant et protecteur. Je ne me suis inquiétée qu'une seule fois: un jeune homme qui venait depuis peu de temps à improviser avec des sons de voix effrayants en duo avec Olivier Benoit à la guitare électrique; ça durait et je me suis demandé si je n'étais pas en train de jouer à l'apprentie sorcière, si je n'avais pas déchaîné des forces indomptables... ils sont sortis de là frais comme des roses.

**(LC) Ce projet a-t-il une vie sur scène après l'enregistrement, malgré les difficultés pratiques que l'on peut supposer ?**

On a fait un concert au Jazz Action à Montpellier pour la sortie du disque. Avant de commencer, j'étais assez inquiète. Je ne contrôlais plus rien. J'étais une chanteuse parmi les autres. Chacun était entièrement responsable de ce qu'il allait produire. Nous sommes partis en improvisation totale. Il y a eu très peu de "déchets", c'était du concentré d'impro. Un petit miracle. On aurait pu faire un disque. Mais personne n'a pensé à enregistrer !

Ensuite nous sommes allés faire un concert à Brest avec les plus motivés et ceux qui pouvaient se prendre en charge. J'invite deux musiciens professionnels par concert pour ne pas déséquilibrer le rapport voix/instruments... Nous étions invités par "les douches électriques" dans une soirée sur la limite. Nous avons joué avant Costes. Cette équipe peut partir en mini tournée facilement. On peut imaginer de rencontrer de nouveaux instrumentistes, c'est ça l'improvisation...

# Questions à Pascale Labbé à propos du CD "les lèvres nues" (suite)

par Alix Meyer et Anne Colin-Déat

**(tous)** De qui sont les textes ? D'après les notes de la pochette, il semble qu'ils soient dits par leurs auteurs. Sont-ils pré-établis ou improvisés ?

Les textes ont été improvisés ou écrits par leurs interprètes. Le sens est revenu quand le projet de disque s'est précisé. Je trouve que les mots ne disent jamais tout à fait ce qu'on a à dire. C'est pour cela que j'ai vraiment privilégié la poésie des sons durant tout le travail. Mais là, ils revenaient avec une telle insistance qu'il m'a semblé important de les laisser. C'est sûrement une concession au public, comme la qualité du montage ou de la pochette.

**(Anne)** Comment s'est opérée la sélection au montage ? A l'écoute du CD, on a en quelque sorte une suite de moments «sublimes». Dans un concert, on assiste souvent à la dramaturgie de la genèse de tels moments, n'est-on pas un peu coupé de la «temporalité» du processus de l'improvisation, et du projet lui-même, avec ce florilège, cette sélection du meilleur ? Comment a été géré l'enregistrement dans le temps ? Les plages reflètent-elles différents moments de l'atelier ou plutôt un état avancé ? Comment les intervenants étaient-ils disposés à la prise de son ? Les musiciens paraissent loin, la voix semble détachée des corps, comme si l'espace était immense. On est à cent lieues de l'approche que l'on a d'ordinaire de certains patients, dont la parole se donne à entendre dans la vocifération ou le marmonné, le murmuré, avec des difficultés d'émission et d'élocution dues aux neuroleptiques. Peut-être le travail vocal a-t-il dû lutter contre leurs effets ?

Nous avons vécu durant trois ans plein de situations différentes. Nous avons enregistré en solo, en duo, en groupe, dans des petites pièces feutrées, dans les grandes pièces d'un pavillon d'asile du 19<sup>ème</sup>, très sonores, et même dans un entrepôt de pianos. J'ai enregistré sur minidisc, sur dat. Hughes Germain est venu avec un studio professionnel. J'avais donc un matériau très disparate et en même temps d'une richesse artistique incroyable. Je voulais rendre compte de tous ces moments. En plus, je voulais que tous les participants figurent sur le disque avec leur façon d'être, très discrète pour certains, exubérante pour d'autres. C'est pour toutes ces raisons que j'ai choisi le montage. En ce qui concerne les neuroleptiques, c'est une catastrophe. C'est extrêmement violent pour le corps (et pour l'âme, j'imagine). Il y a d'ailleurs un silence très gêné sur ce sujet, chacun se cantonnant dans son rôle. Silence, hôpital. Moi aussi. J'étais artiste et tout allait bien tant que je ne donnais pas mon avis sur autre chose. Par contre, je n'ai pas remarqué d'effet spécifique sur la voix. Chaque voix est riche de son histoire. De toute façon, je ne cherchais pas le beau chant. La décontraction, la respiration, les vibrations réveillaient les yeux, le teint, la voix, il y avait malgré les médicaments une grande énergie qui ne demandait qu'à jaillir. C'était très étonnant.

**(Alix)** Comment avez-vous fait pour associer des «chroniques» à ce projet, les astreindre à un travail en atelier dans la durée, comment y ont-ils été invités ? Il y a la réussite esthétique de ce CD, mais les cliniciens que nous sommes ne peuvent s'empêcher d'y voir une efficacité, non pas thérapeutique, mais simplement dans le fait d'avoir pu attirer, motiver et maintenir des patients chroniques dans cet atelier. En ce sens il y aurait peut-être à enseigner aux soignants avec cette démarche.

Je ne sais pas s'il y avait beaucoup de "chroniques". Il y a des gens très autonomes qui ne sont plus ou plus très souvent hospitalisés. Certains fréquentent depuis longtemps l'association, sont parfois au conseil d'administration, la pratique artistique occupe une grande place dans leur vie, y compris hors institut. D'autres, effectivement, ont besoin d'une plus grande

prise en charge (hôpitaux, lieux d'accueil). Les personnes autistes, qui parlent très peu, ont un atelier à part. Disons que tous ces gens très différents ont eu un jour recours à la psychiatrie. C'est la formule consacrée, une façon de ne pas aller plus loin dans une description ou une interprétation de la maladie. Je ne sais de l'histoire des participants que ce qu'ils ont bien voulu m'en dire (en voyage, aux repas). On est là pour faire de la musique. L'équipe des Murs d'Aurèle reçoit les gens en rendez-vous individuels, leur explique les projets, leur demande de choisir un atelier, de s'engager sur un temps plus ou moins long, la seule règle étant de venir à l'heure et de rester jusqu'au bout de la séance. Le groupe a été très fluctuant, ce qui ne me dérangeait pas du tout : pour moi la situation idéale est une résidence d'artistes permanente avec les soignants/soignés qui passent faire un brin de musique, comme ça, gratuitement, quand bon leur semble. Ce qui est remarquable, c'est que le groupe a progressé malgré les allées et venues... Je n'ai jamais eu l'impression d'avoir tout à recommencer. Les gens réguliers faisaient le lien. La motivation et le plaisir augmentant, les participants restaient, en parlant à d'autres qui s'intégraient. On a échangé beau-

coup de plaisir, on a aussi beaucoup ri (avec la voix, le grotesque n'est jamais loin du tragique. Il y a aussi des seconds degrés dans le disque).

**(Alix)** Quels ont été vos rapports avec l'institution, en proposant ainsi un projet sans qu'y soit directement associé le mot «thérapie» ? L'évolution actuelle de la psychiatrie risque de remettre en cause ce type de projets, on veut aujourd'hui des intervenants «compétents et diplômés», labellisés ?

Le combat des Murs d'Aurèle est exemplaire. Elles (elles sont trois femmes) se débattent depuis dix ans pour maintenir dans les murs de l'asile une activité artistique destinée à rencontrer le public, sans alibi thérapeutique. Je les remercie pour cette belle aventure. Ceci dit, elles ont énormément de contraintes, doivent se justifier, on les attend au tournant, elles n'ont pas le droit à l'erreur. Tout cela ne rend pas les rapports avec les artistes très faciles. Personnellement j'aurais aimé que cela soit plus simple, moins contraignant dans les horaires, avec moins de discours, de justifications... Je pense que le disque a marqué pour elles la fin de leur investissement sur ce projet. Pour moi il ouvre des perspectives bien plus subversives. C'est un début...



## + d'infos

Les Murs d'Aurèle sont une association qui propose des ateliers de pratique artistique à des personnes ayant eu recours à des soins psychiatriques. Elle exerce son activité dans le cadre d'une reconnaissance institutionnelle sur le site de l'hôpital La Colombière à Montpellier. La confrontation au public des créations artistiques est toujours recherchée, soumise au respect des individus et au suivi d'une éthique.

L'association est soutenue par : le CHU de Montpellier, la DRAC Languedoc-Roussillon, le département de l'Hérault, la mairie de Montpellier,

sansf dans le cadre de culture à l'hôpital.

Production : les Murs d'Aurèle  
Hôpital La Colombière  
39, avenue Charles Flahaut  
34295 Montpellier cedex 5  
04 67 33 99 52  
mde@chu-montpellier.fr  
www.lesmursdaurelle.org

Label d'accueil Nôbs Productions  
2, rue de l'église  
30190 Montsignargues

Distribution Orkêstra International  
Marsingéas  
24390 Nalhac